

polie, et ils disaient dans leur naïveté enfantine : “ Une femme aussi jolie, qui guérit nos maladies, et qui nous aime jusqu’à porter notre image près de son cœur, doit être plus qu’une créature humaine.” Aussi lui vouaient-ils une espèce de culte, à défaut de la divinité suprême dont ils n’avaient qu’une idée bien imparfaite.

Madame Champlain vécut respectée des Français de l’habitation et des autres. On ne sait pas au juste quelle fut la nature de ses rapports avec les familles installées à Québec. Il est peu probable qu’elle gardât une réserve complète à l’égard de la famille Hébert, comme semble le croire l’abbé Faillon. Toute distinguée qu’elle fût par le rang et la position de son époux, elle dut avoir quelque liaison avec la femme de Couillard, qui était à peu près de son âge. Pourquoi eût-elle consenti à vivre seule, durant les absences répétées de Champlain, au lieu de chercher des distractions légitimes dans le commerce journalier avec des personnes aussi respectables que Marie Rollet, Marguerite Lesage, Françoise Langlois et Marguerite Langlois ?

Après avoir séjourné à Québec pendant quatre ans, madame Champlain retourna dans sa famille, à Paris, rue Saint-Germain l’Auxerrois. Les *Chroniques de l’Ordre des Ursulines* donnent pour raison de ce départ l’ennui qu’elle avait éprouvé. Nul doute que les privations, la peur des Iroquois, qui étaient déjà la terreur de la colonie, l’engagèrent à rentrer dans son pays natal. Elle n’oublia pas toutefois le Canada ; elle lui porta même beaucoup d’intérêt, lorsqu’elle devint religieuse à Meaux, où nous la retrouvons vingt-cinq ans plus tard.

Les *Chroniques des Ursulines* racontent ainsi la première phase de sa vie : “ On la maria devant sa sœur aînée, et même avant qu’elle eût atteint l’âge de douze ans, pour ménager son avantage, qui s’offrit